



ARRÊT CARDIAQUE PROVIDENTIEL

RABIH
AZAR

Rabih Azar

Arrêt cardiaque
providentiel

© Rabih Azar, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1649-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Ray,
Premier lecteur de ce roman*

- 1 -
Prélude

Le temps est beau, ce matin, sur les dunes de Manadchar au Koukestan. Le jeune Farouk observe les chèvres de son troupeau. Il ne supporte plus ce travail, mais il se trouve dans l'obligation d'aider ses parents. Le pays est à genoux depuis une décennie, miné par la guerre civile et par l'intervention des forces militaires de ses puissants voisins. Mais Farouk espère... Son père a promis de l'envoyer à l'école le mois prochain... Il obtiendra un bon diplôme qui lui permettra de découvrir de nouveaux horizons, tout comme son oncle qui vit en France.

Soudain, le troupeau s'affole. Dans le ciel rugissent deux avions qui volent à très basse altitude. Quelques secondes plus tard, le bruit des explosions déchire ses tympanes. Par réflexe, il se jette à terre... Affolé et médusé, le jeune garçon se trouve face au spectacle horrifiant des avions qui lancent leurs missiles sur le village. L'épais rideau de fumée l'empêche de bien discerner la cible du bombardement, mais le village est petit et la maison de sa famille est située au centre.

Une demi-heure plus tard, le malheureux arrive sur le lieu du bombardement en courant. L'horreur ! Toutes les petites maisons du centre du village sont détruites ; celle de ses parents est en ruine. « Mon Dieu, mes parents... Ils sont... ». Il n'ose même pas y penser... Il essaie de grimper au-dessus d'une voiture calcinée qui barre la route, mais le cheikh, vieux chef religieux du village, le retient et l'attire vers lui.

— Farouk, reste avec moi. Tu ne dois pas voir.

— Mes parents !... Je veux retrouver mes parents.

Farouk s'éloigne du cheikh, se fraie un chemin dans la foule en colère qui crie « Allah est grand ! ». Il devine ce qui reste de sa maison. Recouvert de briques noircies par la fumée, il ne veut pas reconnaître le cadavre de sa mère. Ses larmes coulent à flots. Il ne peut même pas la serrer contre lui. L'idée de ne plus la revoir le rend fou. Pourquoi ?... Pourquoi elle ?... Et mon père ?... Mes deux sœurs ?...

Le cheikh Ibrahim le rejoint. Il l'embrasse sur le front. « C'était le chef Abdel

Rahman qui était visé. Il se trouvait dans la maison adjacente... mais il a quitté les lieux quelques minutes avant l'attaque ». Ce dernier mène depuis longtemps une guerre secrète contre les États-Unis. Il est à la tête d'une organisation clandestine bien ancrée dans plusieurs pays de la région, mais dont la base se trouve au Koukestan. Ce n'est pas la première fois que les Américains cherchent à l'éliminer, mais il a toujours réussi à s'en sortir indemne. Ses partisans, dont le cheikh fait partie, attribuent son aubaine à la protection de Dieu. Malheureusement, beaucoup d'innocents sont morts au cours de ces tentatives, comme la famille de Farouk dont il est le seul survivant.

Depuis ce traumatisme, sa vie a changé. Il a vécu seul, triste et renfermé sur lui-même. Par chance, le cheikh Ibrahim s'est occupé de lui. Le chef Abdel Rahman s'est également montré généreux envers lui : fini l'élevage des chèvres ! Il ira à l'école, et dans quelques années, il rejoindra son oncle paternel en France. Mais il n'a pas trouvé le repos pour autant. Le cauchemar de la journée fatidique le hantait sans cesse, et la voix du cheikh, à qui il rendait visite chaque été, continuait à résonner dans ses oreilles : « N'oublie jamais, jeune Farouk : ce sont les Américains qui ont sauvagement massacré ta famille et détruit ton pays. Un jour, tu auras ta revanche... »

Ces souvenirs défilaient encore dans sa tête lorsqu'il sentit une main tapoter son épaule. Il sursauta. C'était l'hôtesse de l'air.

— Réveillez-vous, monsieur, et attachez votre ceinture. Nous commençons notre descente sur Boston.

Rapidement, Farouk redressa son siège. Il voyageait en classe affaires dans un avion d'Air France. Il se sentait calme et serein, malgré le rêve douloureux qu'il venait de faire. Après des années d'attente, l'heure de la revanche avait sonné.

Il avait sans doute un peu hésité avant de prendre l'avion à Paris... Ce n'était pas parce qu'il avait eu peur... Au contraire, la mort n'était rien pour lui. Il avait cependant, préféré une attaque plus ciblée sans victimes collatérales. Il n'était pas d'accord avec l'idée que tous les Occidentaux sont mauvais. Les Français avaient été gentils avec lui, et grâce à la « République » dont il avait appris certaines valeurs, il avait réussi de belles études et avait obtenu un bon travail. D'ailleurs, pour un court laps de temps, il avait cherché à s'intégrer en changeant de nom et avait choisi « Victor Jourdan ». Mais l'image de ses parents morts, et l'endoctrinement continu du cheikh, à qui il devait beaucoup, le ramenaient toujours au passé. Victor Jourdan, alias Farouk, était très reconnaissant envers

ceux qui l'avaient aidé : le cheikh, le chef Abdel Rahman, tué quelques années auparavant, et l'organisation... Ils lui avaient sans cesse répété que sa réussite en France était « de la poudre aux yeux », et qu'il devait accomplir son devoir, quel qu'en soit le prix. Il s'était donc décidé. Ne l'avait-il d'ailleurs pas juré sur la tombe de sa mère ce funeste jour qui avait bouleversé sa vie ?

L'arrêt cardiaque

Victor Jourdan sortit rapidement de l'avion et se dirigea vers la zone de contrôle des passeports.

— Quel est le but de votre visite, monsieur Jourdan ?

— Je viens assister au salon de l'informatique qui aura lieu après-demain, répondit-il à l'officier qui s'apprêtait à tamponner son passeport.

— Bienvenu à Boston !

Jourdan fut soulagé. On l'avait prévenu qu'il aurait à répondre à beaucoup de questions à cause de ses traits moyen-orientaux : peau brune, cheveux et yeux noirs, petite moustache et barbe courte, mais son passeport français, la file impressionnante des voyageurs, et le manque d'effectif de la police d'immigration qui voulait faire vite l'avaient aidé. L'agent de contrôle semblait même tamponner à tout va. Après la pandémie du Covid-19, la reprise de l'activité avait été énorme. C'était une chance pour lui...

Jourdan accéléra son pas vers la zone des bagages. Il voulait sortir rapidement de l'aéroport pour rejoindre ses partenaires. Mais il s'arrêta subitement, car une douleur le prit à la poitrine. Elle était atroce, constrictive, en étau, et elle l'empêchait de respirer. Ce n'était pas la première fois qu'il la ressentait. Elle survenait chaque fois qu'il faisait un effort physique ou qu'il ressentait des émotions fortes, comme dans les situations de stress. Il en avait parlé à ses collègues de travail qui lui avaient recommandé de consulter un médecin, mais il n'avait pas eu le temps. « Ce n'est vraiment pas le moment, pensa-t-il, ça ira avec un peu de calme et de repos ».

En effet, après quelques minutes assis sur un fauteuil, Jourdan se sentit mieux. Il se leva et continua son trajet vers la zone des bagages. Debout devant le tapis, il vit les valises arriver. Mais la douleur semblait revenir. ! À présent, il n'avait plus seulement mal à la poitrine. La mâchoire, le cou, les deux bras lui brûlaient. Une bouffée de chaleur le saisit comme s'il était rentré dans un four. Il transpirait de partout. Sa tête lui tournait. Il avait envie de vomir. Il croisa les bras sur sa poitrine comme si cela allait changer quelque chose, comme s'il pouvait arrêter l'emballement de son cœur, mais ses jambes ne le tenaient plus, il vacillait.

— Tout va bien ? monsieur ? Vous êtes très pâle... lui demanda un voyageur interpellé par les gouttes de sueur qui coulaient sur son visage livide.

— J'ai... j'ai très mal à la poitrine... mais ça va passer...

Jourdan n'eut pas le temps de dire davantage. Il s'écroula par terre, devant le voyageur qui tenta de le retenir. Il était inconscient. Certains voyageurs autour de lui jetaient un regard avant de continuer leur chemin. D'autres s'arrêtèrent net pour savoir ce qui se passait, et d'autres encore s'approchaient pour aider l'homme qui lui prenait le pouls. Deux agents de la police des frontières intervinrent. L'un d'eux éloigna la foule, l'autre l'examina.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il au voyageur qui s'occupait de lui.

— Il m'a dit qu'il avait mal à la poitrine et il s'est effondré. Je ne sens pas son pouls...

— Vous avez raison. Il n'a pas de pouls. Je pense qu'il fait un arrêt cardiaque. Va vite chercher le défibrillateur automatique externe, dit-il à son acolyte. Je commence le massage cardiaque en t'attendant.

Heureusement pour Jourdan, la législation américaine avait imposé la présence de défibrillateurs automatiques dans tous les lieux publics de rassemblement, comme les aéroports et les gares. Ces petits appareils peuvent faire des miracles. Une fois activés et reliés au patient, ils sont capables d'analyser le rythme cardiaque et d'agir de façon autonome, sans l'intervention d'un médecin. Ainsi, dans le cas où un arrêt cardiaque est diagnostiqué par la machine, le défibrillateur décharge un choc électrique qui rétablit le rythme et sauve le patient.

Ce fut le cas de Jourdan. Après un massage cardiaque bref délivré par l'agent de police, les deux patches du défibrillateur automatique furent branchés sur sa poitrine et un choc électrique fit sursauter son corps. L'agent de police, qui s'était mis légèrement en retrait, s'approcha et lui palpa le pouls au niveau de l'artère carotide.

— Le choc a réussi. Il a repris un pouls, s'exclama-t-il.

— Laissez-moi l'examiner, je suis médecin ! cria un passager.

Le médecin s'agenouilla près de Jourdan. Il lui palpa le pouls, s'assura qu'il respirait, lui inspecta les pupilles et lui demanda de bouger ses pieds, de serrer des mains... Sous l'effet du choc, Jourdan s'était réveillé, mais restait très somnolent et faible, incapable de se lever et de se mettre debout. Il murmura

qu'il avait toujours mal à la poitrine, qu'il avait du mal à respirer, mais il ne put rien dire d'autre.

— Je suspecte un infarctus du myocarde. Il faut le transporter à l'hôpital le plus proche.

— L'ambulance arrive, répond l'agent de police. Il ira au «Massachussetts General Hospital ». C'est un des meilleurs de la ville.

*

**

Au Massachussetts General Hospital, le Dr Ray Philippe venait de terminer une coronarographie¹.

— Vos artères sont propres, monsieur Follero. Félicitations. Vous pourrez rentrer chez vous ce soir. La douleur que vous avez ressentie n'est pas d'origine cardiaque.

— Merci beaucoup, Dr Ray, pour cette bonne nouvelle. Vous êtes superbe. Je suis content d'avoir un médecin aussi jeune et compétent que vous.

— Est-ce que nous avons encore d'autres procédures à faire, Brian ?

— Nous en avons déjà fait six, répondit Brian le jeune assistant de Ray.

— Le Dr Ray ne se fatigue jamais, ajouta en souriant Sally, l'infirmière de la salle de cathétérisme cardiaque.

— Au fait, il a quel âge le Dr Ray ? chuchota Jennifer, une étudiante en médecine.

— Je me suis discrètement renseignée en consultant son profil sur le serveur de l'hôpital. Il a 34 ans, mais il fait plus jeune, répondit Katty, une autre infirmière qui surveillait la salle, assise derrière un ordinateur et une table de télécommandes.

— Bon, puisque c'est fini pour la journée, je vais à mon bureau rédiger les comptes rendus.

Le docteur Ray était un pur produit des universités de la côte est des États-Unis, et plus particulièrement de la région de Boston. Il avait fait ses études de